

**P.3 Actualité** La peur, ennemie numéro un de la liberté d'expression - **P.5 Histoire** La brume entourait la montagne - **P.7 Philosophie** Avons-nous trop ou pas assez peur du mal ? - **P.9 Littérature** Le *Dialogue des Carmélites*, ou la peur rédemptrice - **P.11 Géopolitique** La stratégie de la menace.



## La Peur

## Numéro 40

## Éditorial

Ne pas avoir peur de voir, ne pas avoir peur de dire. Dans le roman de Camus traitant d'un fléau, les autorités de la ville refusèrent pendant plusieurs jours de prononcer le nom de la maladie, malgré les rats qui venaient mourir aux pieds des hommes et encombrer les rues. L'évidence était effrayante. En société – en politique – la tentation est grande de se taire, de ne pas dire les choses telles qu'elles sont, de peur d'être le premier à le dire. Les porteurs de mauvaises nouvelles sont souvent maltraités, mais la société leur doit maintes fois leur salut devant un grand mal. Charles Péguy prévient : « *Il faut toujours dire ce que l'on voit ; surtout il faut toujours, ce qui est plus difficile, voir ce que l'on voit* ». Ne bornons pas la peur dans les situations extraordinaires, et son dépassement dans les actes héroïques des légendes. La peur est omniprésente : la peur de déranger jusqu'à s'excuser d'exister ; la peur de défendre ses idées, la peur de s'attaquer à celles que nous croyons mauvaises. Cette peur n'est pas illégitime, mais elle ne doit pas nous assommer, elle permet au contraire de nous garder éveillés. Poser le diagnostic des maux qui nous entourent, et des problèmes que nous discernons, fait quelquefois peur mais les peurs nous permettent d'identifier vers où doivent porter nos efforts. Prononcer le nom de la peste faisait peur, mais « *c'est à partir de ce moment que la peur, et la réflexion avec elle, commencèrent* ».

Par Alban Smith

En page 13. Entretien avec  
Gérard Guerrier (*Éloge de la  
peur*, 2019) : éduquer ses peurs.

En pages 19 et 20. Par nos  
lecteurs : recensions littéraires  
et actualités culturelles.

# La Rédaction

**Alban Smith**

Cofondateur et Directeur de rédaction

**Hervé de Valous**

Cofondateur

**Ombeline Chabridon**

Responsable de la publication

**Clotilde Laarman**

Responsable de la communication

**Anne Guerry**

Rédactrice Actualité

Chargée de La Gazette

**Espérance Houdan**

Rédactrice Histoire

**Gabriel Arduin**

Rédacteur Philosophie

**Anne Hédé Haïty**

Rédactrice Littérature

**Jean-Briac Cassagnou**

Rédacteur Géopolitique

**François Bouyé**

Responsable Entretien

**Scholastique Pilard**

Chargée de La Chronique

**Gersende Sechet**

Maquettiste

**Aliénor Brochot**

Secrétaire de rédaction

**Pauline Doutrebente**

DA et photographies



# La peur, ennemie numéro un de la liberté d'expression.

Anne Guerry

**La liberté de parole et de pensée semble de plus en plus menacée, et la raison principale à cela est la peur du débat, qui conduit à une censure volontaire.**

**E**n décembre 2022, Élisabeth Borne avait provoqué l'hilarité générale à l'Assemblée nationale en demandant aux députés : « Pourquoi avez-vous si peur du débat ? ». L'hémicycle avait souligné l'ironie de cette question de la part de celle qui était alors Première ministre et qui s'apprêtait à déclencher le neuvième 49.3 depuis le début de son mandat. Mais si cette question relevait alors du cynisme, elle n'en demeure pas moins fondamentale dans notre société actuelle. A-t-on aujourd'hui peur du débat, et pourquoi ?

## Une société qui se désintéresse du débat

En 2020, la fameuse revue *Le Débat* créée par des intellectuels dans les années 80 a pris fin. Son fondateur, Pierre Nora, définissait ainsi l'objectif d'une telle revue : « Notre but : mettre des analyses de fond à la portée d'un public aussi large que possible. Des analyses, plutôt que des plaidoyers ou des manifestes.

*Une communauté d'exigence plutôt qu'une communauté d'opinion. La confrontation des points de vue plutôt que l'affirmation d'une appartenance ».* Le constat de ces intellectuels est donc glaçant : la société n'est plus intéressée par ce genre d'approche. Qu'est-il donc arrivé au goût pour le raisonnement et le débat, si constitutif de l'esprit français ?

## Un repli sur soi croissant

On assiste aujourd'hui à un phénomène singulier : plus des idées variées et contraires émergent, moins elles se confrontent, comme si on avait renoncé universellement au débat. Une incapacité ambiante à transcender les désaccords se fait sentir. En mai dernier, plus d'un milliers d'étudiants de la prestigieuse Université d'Oxford se sont opposés à l'invitation dans leur établissement de la professeur féministe Kathleen Stock, jugée transphobe. En novembre dernier, c'est au tour

des étudiants d'HEC de signer une pétition contre la venue de Jordan Bardella, président du RN, invité par l'association HEC Débats, sans finalement y parvenir. Plus récemment encore, 1200 acteurs du monde de la culture ont signé une pétition contre la nomination de l'écrivain Sylvain Tesson, qualifié de « figure de proue de l'extrême droite littéraire », comme parrain de l'édition 2024 du Printemps des poètes.

Ces exemples manifestent une intolérance croissante d'une partie de la société, qui adhère à la censure puisqu'elle considère que certaines personnes, en raison de leurs idées politiques ou de leurs œuvres, ne devraient pas avoir le droit de s'exprimer. C'est donc bien un totalitarisme idéologique qui tend à se propager, et qui refuse la contradiction sous couvert d'intentions louables, ici le refus d'une pensée extrémiste. Cependant, comme l'a écrit Nicolas Mathieu, prix Goncourt 2018, suite à la polémique sur Sylvain Tesson : « Il faut craindre autant que le mal les moyens que l'on met à favoriser l'avènement du bien ». En effet, cette inquisition intellectuelle qui provoque un repli sur soi frileux ne peut produire qu'une pensée consanguine et stérile. Et une société qui

“

**Le monde est assez détestable et le serait d'autant plus qu'on n'y admettrait pas d'autres horizons que le sien.**

”

ne tolère pas la diversité d'opinions décline inévitablement, comme le constate aussi Nicolas Mathieu : « *Le monde est assez détestable et le serait d'autant plus qu'on n'y admettrait pas d'autres horizons que le sien* ». Il est donc urgent que la tolérance retrouve sa noblesse, et il faut pour cela lui ôter la dose d'hy-pocrisie qui l'entâche.

## Une culture mondialisée des émotions

Mais comment en est-on arrivé là ? Probablement car la distinction entre la pensée et la personne tend à s'effacer. La souffrance individuelle se substitue au réel et à l'objectivité. C'est ce que la journaliste Eugénie Bastié appelle « *la dictature des ressentis* », selon le titre de son dernier livre. Dans cet ouvrage, elle raconte qu'une de ses amies lui a dit un jour : « *Ta pensée me fait souffrir* ». Cette remarque pousse la journaliste à s'interroger sur les causes d'une telle réflexion : comment une pensée, c'est-à-dire une opinion, peut susciter chez autrui non pas seulement un désaccord, mais une souffrance si forte qu'elle empêche la discussion ? Le monde de la raison semble avoir laissé place à une culture mondialisée des émotions. En effet, si les seuls sentiments du sujet suffisent à être l'arbitre d'un débat, le débat meurt inévitablement, puisqu'il n'y a plus de réalités extérieures auxquelles se rattacher. Si la société n'est plus animée par la recherche d'une vérité qui la dépasse, mais par le « respect » des opinions de chacun au nom de la sacro-sainte tolérance, une rigidification du débat s'opère

alors et aucune confrontation n'est possible.

## La tyrannie des idées « à la mode »

C'est donc bien la peur qui menace la liberté d'expression : la peur des vagues, des amalgames, des désaccords ; la peur que la pensée d'autrui m'offense, ou la peur de faire souffrir l'autre. C'est aussi la peur du « qu'en dira-t-on », de la censure ou du jugement. Déjà en 1978 dans son discours d'Harvard *Le déclin du courage*, Soljénitsyne mettait en garde l'Occident contre cette peur grandissante : « *L'Occident, qui ne possède pas de censure, opère pourtant une sélection pointilleuse en séparant les idées à la mode de celles qui ne le sont pas. [...] Cette sélection opérée par la mode provoque l'apparition d'un dangereux esprit grégaire qui fait obstacle à un développement digne de ce nom.* » À l'évocation de cet esprit grégaire, on pense aisément à divers mouvements comme *Je suis Charlie*, *Black lives Matter* ou encore *Me too*, qui passent souvent d'une revendication sociale ou politique sincère à un effet de mode sur les réseaux sociaux qu'il faut à tout prix s'approprier pour rester fréquentable.

## Faire preuve de courage et cultiver le débat

Ainsi, dans une société qui refuse le débat par peur de la confrontation, l'héroïsme consiste peut-être à ne pas fuir face aux désaccords, à ne pas se replier sur soi et sur son entourage « bien-pensant », mais au

contraire à entrer vaillamment dans le combat des idées. Car si l'on renonce au débat, on renonce à la liberté d'expression, et avec elle à la liberté de pensée. Le vrai courage n'est sans doute pas d'assumer ses idées auprès de ses amis et de les asséner à ses adversaires, mais plutôt de prendre le risque d'être bousculé ou ébranlé dans ses certitudes.

## « Maintenant que j'ai eu bien peur, allons-y ! »

Et pour ce qui est de la peur, c'est peut-être Jean Anouilh dans *L'Alouette* qui nous éclaire le plus sur ce point : « *Tu dis ! « Bon, ils sont plus nombreux, ils ont de gros murs, des canons, de grosses réserves de flèches, ils sont toujours les plus forts. Soit. J'ai peur. Un bon coup. Là. Voilà. Maintenant que j'ai eu bien peur, allons-y ! » Et les autres sont si étonnés que tu n'aies pas peur que, du coup, ils se mettent à avoir peur, eux, et tu passes ! Tu passes, parce que comme tu es le plus intelligent, que tu as plus d'imagination, toi, tu as eu peur avant. Voilà tout le secret.* »

Soyons donc plus intelligents que ceux qui se mettent face à nous et arrêtons d'avoir peur du débat ! Ayons suffisamment d'imagination et de courage pour oser confronter nos idées avec autrui, au prix de quelques désaccords peut-être, au prix de la liberté d'expression, jamais. ■

# La brume entourait la montagne.

*Espérance Houdan*

**Au Moyen-Âge, les régions peu accessibles, lointaines ou méconnues sont *a priori* inquiétantes. C'est au sujet de la montagne que les mythes sont les plus abondants. Le milieu montagnard semble propice aux manifestations extraordinaires, aux apparitions d'hommes monstrueux et de bêtes fabuleuses.**

**L**e rôle frontalier de la montagne est double : frontière naturelle d'une part, et frontière mythique de l'autre. Mais de quoi la montagne forme-t-elle la frontière, sinon d'un autre monde, d'un inconnu ? Pourquoi semble-t-elle inspirer à la fois tant de peurs et de fascinations ?

## Un espace indescriptible

Les habitants des plaines ont toujours été à la fois fascinés et effrayés par la rudesse du milieu montagnard et le Moyen-Âge n'est pas si différent à cet égard de la période contemporaine. On a sans cesse cherché à identifier ces espaces, à les décrire, non sans peine. Les récits de voyages médiévaux sont surprenants en ce qu'ils opèrent inconsciemment une bi-partition spatiale entre d'une part la nature sauvage, incarnée par la forêt, la mer et surtout la montagne, et d'autre part le monde des plaines, des bourgs, de la civilisation. Vincent de Beauvais,

frère dominicain du XIII<sup>e</sup> siècle, décrit les montagnes comme "de très hauts gonflements des terres", des lieux élevés dont la hauteur semble exprimée par la quantité d'ombres qu'elle projette sur les basses terres. Souvent recouverte d'épaisses forêts, la montagne forme avant tout un monde énigmatique et marginal. Il est une énigme qui, loin d'être réglée au Moyen-Âge, entoure la naissance des montagnes. De nombreuses légendes apportent leur réponse, par exemple celle à laquelle adhèrent Vincent de Beauvais et d'autres penseurs chrétiens, qui conte que la terre, plane avant le Déluge, aurait laissé surgir des montagnes lorsque les eaux diluviales se seraient retirées. D'autres mythes suggèrent que les montagnes seraient des géants pétrifiés. Dès lors, ne serait-ce que par le mystère qui entoure sa naissance, la montagne revêt un caractère mythique. De plus, elle est géographiquement très mal connue. Il existe de véritables blancs de carte, et dans les Alpes suisses par exemple, seulement 35 sommets

sont expressément nommés avant l'an 1600. Même l'orographie des Vosges, montagne pourtant humanisée, reste approximative jusqu'à la Renaissance. Les recommandations que l'on fait à ceux qui s'apprêtent à traverser des montagnes parlent d'elles-mêmes ; Thomas de Cantimpré conseille de se munir d'une éponge imbibée d'eau et de respirer à travers elle pour ne pas suffoquer tant l'air montagnard est insalubre et sec. Les voyageurs parlent surtout de la hauteur des montagnes, de la profondeur de leurs gouffres et de la peur qui les saisit au passage des cols. Mais au-delà des aspects géographiques et physiques du milieu montagnard, ce sont des craintes tout autres qui saisissent les peuples médiévaux de toute l'Europe à la mention du mot "montagne".

## Entre mythes païens et récits chrétiens

Dès l'Antiquité, la montagne apparaît comme un monde intermédiaire entre hommes et dieux, et l'on dit que sa tête semble toucher au ciel tandis que sa base touche à l'empire des morts. Ce qui lui confère irrémédiablement un caractère inquiétant, surnaturel. Les mythes

“  
Souvent recouverte  
d'épaisses forêts,  
la montagne forme  
avant tout un monde  
énigmatique et marginal.”

antiques nous apprennent que les montagnes sont des lieux où aiment se retrouver les êtres supérieurs, et c'est d'ailleurs en altitude que jaillit la source Hippocrène sous le sabot de Pégase ou que Chiron le Centaure naît de l'union de Cronos et de Phyllira. C'est aussi sur une montagne, le Caucase, que Prométhée est enchaîné pour avoir donné le feu aux hommes. De plus, nombre d'épisodes bibliques s'accomplissent en montagne, notamment la réception des tables de la loi par Moïse. Lieu de punition, l'imaginaire chrétien rappelle que la montagne est aussi un lieu de rédemption et de réconciliation.

Cependant, à partir du XIIe siècle, la vision de la montagne comme domaine des dieux dévie vers celle d'un espace empli de démons, de sorcières et de bêtes. Le folkloriste Gervais de Tilbury conte vers 1214 les lugubres légendes des démons du Mont Aiguille et du mont Canigou. Dans tous les récits médiévaux, c'est en montagne que séjournent les dragons et les géants. On raconte que des femmes à barbe vivent dans les montagnes de Norvège et qu'au Grand Saint-Bernard existent des gens affligés d'un goût de la taille d'une courge. Au Tyrol, on est persuadé que vivent des Centaures et des serpents à tête de femme. On se met peu à peu à percevoir la montagne comme le point de rencontre lugubre entre notre monde et celui du sacré. Au long du Moyen-Âge, les récits chrétiens soulignant le caractère surnaturel de la montagne ne disparaissent pas, et il n'est guère étonnant de voir nombre de lieux de dévotion construits en altitude. Cependant, les récits païens s'imposent progressivement et accentuent encore l'image terrifiante de la montagne.

## Effrayants peuples des montagnes

L'étude des montagnes au Moyen-Âge dépend pour partie de l'histoire des mentalités. À une époque où les montagnes ne se franchissent pas sans péril, les récits de traversées ne font que confirmer l'image effrayante de la montagne, qui oppose à l'homme le froid, la pente, la neige. Les populations montagnardes, avec qui les voyageurs entrent inévitablement en contact, participent largement de l'imaginaire lié à la montagne. L'historien médiéviste Claude Lecouteux explique qu'on est en fait plus inquiet de la présence d'hommes dangereux en altitude que de bêtes à proprement parler. Le voyageur établit d'office une équation entre paysage inquiétant et mœurs agressives. Aux yeux des gens des plaines, les montagnards paraissent différents, sauvages, patibulaires. L'altérité, ajoutée à la rudesse de l'espace montagnard, inquiète profondément. On s'effraie du caractère indépendant, insoumis et incontrôlable des peuples des montagnes. De fait, l'établissement d'une quelconque autorité est quasiment impossible en altitude. Lors de la bataille de Morgarten le 15 novembre 1315, les paysans de Schwytz taillent en pièce l'armée de Léopold d'Autriche au mépris des règles de la guerre chevaleresque, et il est probable que le discours de crainte à l'égard des peuples montagnards se soit cimenté à ce moment-là. Impossible de ne point songer également à Guillaume Tell, gloire d'une communauté montagnarde qui semble résister, en tant que tel, à tout contrôle politique. Il faut dire que le relief constitue une défense

“  
Le voyageur établit  
d'office une équation  
entre paysage  
inquiétant et mœurs  
agressives.”

naturelle qu'il est difficile de franchir et aisé de tenir. Cette réputation constitue paradoxalement aussi l'atout de la montagne et, aux approches de la Renaissance, les Etats de Savoie, conscients de cela, s'attellent à y installer des forteresses et à rétablir l'autorité publique, d'où, d'après le chroniqueur Cabaret, l'origine de "Savoie" : "salva via". De fait, le verrouillage militaire de la montagne s'imposera comme l'un des grands topoï du discours politique de la Renaissance.

Tantôt lieu de punition, tantôt de rédemption, demeure des bêtes et des sorcières, abri des ermites et des démons, la montagne apparaît comme une frontière entre hommes et dieux, entre civilisé et barbare, entre bien et mal. Elle est le lieu où s'affrontent deux mondes par tout opposés. Berceaux de mille craintes, les montagnes sont pourtant de plus en plus souvent traversées par marchands et pèlerins qui démentent ces mythes et prouvent qu'elles ne représentent en rien des barrières. Au contraire, l'amélioration de la circulation intra-montagnarde, particulièrement dans les Alpes, représente un apport fondamental de la fin de la période médiévale pour la connaissance de la montagne et sa normalisation. ■

# Avons-nous trop ou pas assez peur du mal ?

Gabriel Arduin

**Le mal est ce dont nous avons tous plus ou moins peur. Pas seulement le mal que nous pourrions subir, mais aussi celui que nous pourrions commettre. C'est cette dialectique entre deux peurs symétriques que nous allons tenter d'approcher, car elle en dit long sur notre humanité.**

Parmi tous les types de peur, il en est une qui se fait de plus en plus présente et l'autre de plus en plus rare : la première, c'est la peur de subir le mal, entendu dans son sens de dommage corporel ou psychique, et la deuxième, c'est la peur de commettre le mal. La première est paralysante si elle se fait omniprésente. Et la deuxième est bénéfique pour la société, en ce qu'elle permet de contenir les éléments toxiques et de préserver une certaine entente entre les individus. Ce que nous entendons comprendre, c'est pourquoi le schéma de la peur du mal a tendance à se modifier dans nos sociétés contemporaines, passant de la peur de commettre le mal à la peur de le subir. Il ne s'agira donc pas de caractériser philosophiquement la peur, par comparaison avec la crainte comme chez Spinoza, ou avec l'angoisse comme chez Kierkegaard et Heidegger, mais de la voir sous un de ses aspects, celui de son rapport au mal.

## La peur de subir le mal et le déclin du courage

Il semble bien loin, l'âge où l'on ne craignait pas de mourir et de donner sa vie pour une cause qui nous dépasse. Les adolescents admirent les personnages courageux des séries, insensibles au danger et à la peur de mourir, mais répondent non dans les sondages à la question : vous battez-vous pour la France si elle était attaquée ? D'autres fantasment sur le passé, sur les grands empires et les glorieuses armées. Les mêmes qui ont des comportements proches de l'hypocondrie et qui ont sans cesse peur d'être déclassés ou de perdre leur espace de confort. Plusieurs raisons de cette nouvelle culture de la peur peuvent être avancées. La première, Michel Foucault l'a très bien analysée dans les cours au Collège de France réunis sous le titre *Sécurité, territoire, population*. Si le mal nous fait si peur, c'est parce

qu'en réalité il s'est fait rare. Les progrès de la médecine rendent la mort lointaine. Le délai très court d'intervention des forces de sécurité civile rend les catastrophes, comme les inondations ou les feux de forêt, très peu mortifères. Et ce parce que nous sommes entrés dans un nouvel âge que Foucault appelle l'âge sécuritaire. L'âge sécuritaire, c'est l'âge où l'Etat, par une gouvernementalité englobant toute la population, gère directement la vie des individus et devient un biopouvoir. Foucault réactive alors la métaphore platonicienne du pasteurat : l'Etat gouvernemental moderne est comme un pasteur conduisant son troupeau, et veillant dans les moindres détails à son bien-être. Or, on redoute davantage ce qu'on ne connaît pas. C'est paradoxalement celui qui a déjà vu la mort en face, comme un sportif de l'extrême, qui ne la craint plus, et celui qui n'a jamais connu le danger qui le redoute le plus. Qui n'a jamais fait de saut depuis un rocher dans une rivière ? Le tout premier saut à cinq mètres de hauteur fait beaucoup plus peur qu'un deuxième saut à huit mètres. Étrange ? Non, car la logique de la peur du mal subi se fonde sur la peur de l'inconnu. D'où la deuxième raison qu'on peut avancer pour expliquer cette omniprésence de la peur : la disparition progressive de la religion et de la croyance en une vie après la mort.

“

**Si le mal nous fait si peur, c'est parce qu'en réalité il s'est fait rare.**

”

Celui qui sait qu'après la mort il vivra éternellement considère sa vie terrestre comme un point sur la ligne de son existence. Il est donc plus enclin à risquer sa vie pour des causes qui le dépassent. Cette foi en l'au-delà peut d'ailleurs être source de grands biens, comme rendre plus facile le fait de mourir pour sauver quelqu'un que l'on aime et qu'on est convaincu de revoir un jour, ou pour défendre sa patrie, mais aussi de grands maux, comme le terrorisme et plus généralement le fait de se suicider pour une idéologie morbide. Mais si l'on ne croit plus à la vie après la mort, alors la vie paraît tellement courte, elle n'est qu'un bouquet de roses, selon le mot de Ronsard, qu'il faut cueillir avec hâte avant qu'elles ne se dessèchent et meurent. Quelle tristesse de voir parfois des personnes âgées s'accrocher désespérément à la vie, avoir d'autant plus peur de la mort que celle-ci est imminente ! Même sans croire en une vie *post mortem*, l'acceptation du destin comme *fatum* nécessaire, qui était celle de la sagesse épicurienne et stoïcienne, est difficile pour un esprit moderne individualiste qui entend profiter de sa vie au maximum.

## La peur de faire du mal, la grande oubliée de la modernité ?

Mais il est une autre peur qui, elle, diminue inexorablement, c'est la peur de commettre le mal, c'est-à-dire de causer du tort à autrui. La haine qui se déverse sans retenue sur les réseaux sociaux n'en est que la manifestation la plus visible. Pourquoi se préoccuper de ne pas heurter ou blesser la personne qu'on ne voit même pas ? Parce que nous sommes

bon gré mal gré de purs produits de l'individualisme. Nous avons donc beaucoup plus peur de subir nous-mêmes des maux que d'en faire subir à autrui. Notre rapport aux autres est celui de Sartre : l'enfer, c'est bien eux. Même le respect malgré les divergences entre les différentes personnalités politiques semble avoir disparu. Cet individualisme qui ne craint plus le dommage causé, c'est également celui des élites par rapport au peuple. Dans *La trahison des élites*, Christopher Lasch soutient ainsi la thèse d'un abandon complet du peuple par les élites politiques ou économiques. Avant, selon lui, les élites avaient au moins le mérite de faire profiter au peuple de leurs richesses. En Grèce, avec les chorégies, elles finançaient l'armée, les fêtes, les pièces de théâtre. Sous l'Ancien Régime, la noblesse avait un devoir de protection, les hasards de la richesse et de la bonne naissance impliquant des devoirs d'assistance à la population. Mais aujourd'hui, affirme Lasch, les élites ont abandonné le peuple à leur sort, ne cherchant même plus à lui faire profiter de leurs richesses et de leurs avantages. Enfin, cette disparition de la peur de faire du mal à autrui, c'est aussi celle des criminels. Il n'est qu'à regarder le taux de récidive pour s'en rendre compte. Cela fait bien longtemps que nous ne craignons plus l'enfer chrétien, ou un quelconque châtement divin. Mais la peur de la sanction pénale, qui était censée le remplacer, ne joue plus son rôle. Selon Beccaria dans son *Traité des délits et des peines*, les sanctions n'ont qu'une fonction de protection de la société, car elles évitent la récidive en dissuadant à la fois le condamné de recommencer, mais aussi les autres membres de la société de commencer tout court. Or, pour dissuader, il faut faire peur.

“

**Nous avons donc beaucoup plus peur de subir nous-mêmes des maux que d'en faire subir à autrui.**

”

Enlevez la dissuasion, avec une peine trop légère ou pas appliquée jusqu'au bout, et la disparition de la peur de faire le mal suivra.

Telle serait donc le lot de notre modernité : s'engager de plus en plus dans la peur pour soi-même et délaissier cette peur morale qui est celle de faire du tort à autrui. Il est cependant certain que la dialectique de la peur de subir le mal et de le commettre est plus complexe que ce que nous en avons dit, aussi parce que la peur est un sentiment individuel avant d'être un sentiment collectif. Si nous l'avons à dessein présentée de manière caricaturale par le biais d'une évolution historique, en vue de dresser un constat sur notre société individualiste dans son intégralité, c'est aussi pour que chacun puisse plus facilement appliquer cette dichotomie à sa propre existence morale : n'avons-nous pas tous trop peur du mal qui pourrait nous arriver et pas assez peur de celui que nous pourrions faire aux autres ? ■

# Le Dialogue des Carmélites, ou la peur rédemptrice.

Anne Hédé-Haiiy

**Dans sa croisade littéraire contre la tiédeur contemporaine, Georges Bernanos (1888-1948) mit constamment sa plume au service de sa foi catholique. Il confronte ici la peur de la mort et le salut des âmes.**

Inspiré de la nouvelle allemande intitulée *La dernière à l'échafaud* de Gertrud von Le Fort (1876-1971), mis en musique par Francis Poulenc en 1960, le *Dialogue des Carmélites* (1949) est une courte pièce de théâtre retraçant autour de la jeune Blanche de La Force les derniers jours des carmélites de Compiègne guillotonnées le 17 juillet 1794.

## La peur en héritage

Blanche de La Force est une jeune femme marquée par la peur. Le prologue de la pièce, située en 1774, décrit un mouvement de foule à la suite duquel, terrorisée, la marquise de La Force meurt en donnant naissance à sa fille Blanche. Née dans la peur, Blanche grandit avec une « *imagination malade* », cette « *horrible faiblesse qui fait le malheur de [sa] vie* ». Dès les premières lignes donc, le paradoxe apparaît entre le fier nom de la jeune fille et sa crainte malade, qu'elle perçoit comme un honteux outrage à la maison dont elle est issue. « *Petit lièvre* » perpétuellement à la

recherche d'un gîte qui lui soit un refuge sûr, elle est profondément mortifiée par cette tare. Blanche la juge incompatible avec sa fierté naturelle qui s'en trouve douloureusement aiguillonnée.

Mais plus précisément, la frayeur constante qui habite Blanche est un réalisme une peur spécifique, celle de la mort. Chez elle, peur et mort sont étroitement liées depuis sa naissance tragique. De là sa peur enfantine de la nuit : « *Je sais que le crépuscule vous rend toujours mélancolique*, lui dit son frère. *Vous me disiez quand vous étiez petite : Je meurs chaque nuit pour ressusciter chaque matin* ». Et la mort finit par exercer sur elle une fascination qui la ronge : « *J'ai médité sur la mort chaque heure de ma vie* ».

## L'héroïsme du Carmel

Avisés de sa nature particulièrement craintive, son père d'abord, puis la Mère Prieure, sondent sa vocation : « *On ne quitte pas le*

*monde par dépit* » lui dit son père. Et la Mère Prieure d'ajouter : « *Croyez-moi c'est une mauvaise manière d'entrer dans notre Règle que de s'y jeter à corps perdu, ainsi qu'un pauvre homme poursuivi par des voleurs. – Je n'ai pas d'autre refuge, en effet. – Notre règle n'est pas un refuge. Ce n'est pas la Règle qui nous garde, ma fille, c'est nous qui gardons la Règle* ». Le Carmel, autrement dit, n'a pas pour dessein de reconforter les faibles, mais au contraire de vaincre la nature, et l'héroïsme y semble naturel. On pense spontanément à Mère Marie de l'Incarnation qui plaide pour le vœu du martyr : « *Pour que la France ait encore des prêtres, les filles du Carmel n'ont plus qu'à donner leur vie* ». Par ailleurs, la mort mystérieuse de la première Prieure, qui survient au tout début de la pièce, détonne justement parce qu'elle ne correspond pas à l'idéal d'exigence auquel tendent les religieuses et qu'elle incarnait particulièrement. C'est une mort contre-nature qu'elle subit, inadaptée à la religieuse qu'elle fut.

Cette étrangeté est perçue par Sœur Constance : « *Qui aurait pu croire qu'elle saurait si mal mourir ! On dirait qu'au moment de la lui donner, le bon Dieu s'est trompé de mort, comme au vestiaire on vous donne un habit pour un autre. Oui, ça devait être la mort d'une autre, une mort*

pas à la mesure de notre Prieure, une mort trop petite pour elle ». Cette scène amorce l'évocation du mystère de la Communion des Saints chère à Bernanos. Le Carmel en effet « *n'est pas une Maison de Paix (...). C'est une Maison de prière. Les personnes consacrées à Dieu ne se réunissent pas entre elles pour jouir de la paix, elles tâchent de la mériter pour les autres...* ». Et c'est ainsi que sœur Constance, toute pénétrée de l'idéal carmélite, peut dire : « *On ne meurt pas chacun pour soi, mais les uns pour les autres, ou même les uns à la place des autres, qui sait ?* ».

Dans ce carmel de Compiègne la fragilité de Blanche éclate. La bonté bourruedesdeuxPrieures, l'exigence et la pitié un peu condescendante de Mère Marie de l'Incarnation, et même la douceur rafraîchissante de la jeune sœur Constance placent Blanche dans une sorte de porte-à-faux dès son entrée au Carmel. Ce décalage est accentué par la sollicitude maternelle de la Prieure Mère Marie de Saint Augustin « *pour [sa] pauvre petite fille Blanche* », en qui s'incarne « la douce enfance du Seigneur ». Une enfant, voilà ce qu'est Blanche, perdue dans le monde héroïque du Carmel. Sa faiblesse atteint un sommet après le vœu du martyr qu'elle a prononcé pour être à la hauteur des autres religieuses. Traumatisée par cet engagement sous peine de péché mortel, elle s'accuse d'avoir « *menti à Dieu* », et elle prend la fuite.

## La peur sanctifiée

Confrontant force et faiblesse, Bernanos n'interroge-t-il pas plus largement l'héroïsme catholique ? Est-il à la portée de tous, ou réservé à la seule élite des saints ? Magistral té-

moins de sa Foi, Bernanos déclare par le biais de Mère Marie : « Une seule chose importe, c'est que braves ou lâches, nous nous trouvions toujours là où Dieu nous veut, nous fiant à Lui pour le reste. Oui, il n'est d'autre remède à la peur que de se jeter à corps perdu dans la volonté de Dieu, ainsi qu'un cerf poursuivi par les chiens, dans l'eau fraîche et noire ». Et c'est ainsi qu'en demandant de s'appeler sœur Blanche de l'Agonie du Christ, Blanche de La Force fait le choix, conscient ou non « de rester jusqu'au bout prisonnière de la Très Sainte Agonie ». C'est auprès du Christ du Jardin des oliviers que la Prieure sait que Blanche trouvera sa place dans le Carmel : « Lorsqu'on (...) considère de ce jardin de Gethsémani où fut divinisée, en le Cœur Adorable du Seigneur, toute l'angoisse humaine, la distinction entre la peur et le courage ne me paraît pas loin d'être superflue ».

Présente dès les premières pages de l'œuvre, la Passion du Christ se révèle ainsi réactualisée dans la passion des Carmélites. L'oblation généreuse que Mère Marie de l'Incarnation propose à la communauté, évoque saint Pierre dégainant fougusement son épée mais rappelé à l'ordre par son Maître. Mère Marie, championne du martyr, doit elle aussi soumettre sa volonté à celle de son Seigneur. Elle était la plus désireuse d'offrir son sang, mais, privée de la guillotine et spectatrice de la mort de ses compagnes, son martyr à elle est de sacrifier un héroïsme ardemment souhaité. Quant à Blanche, mystérieusement conjurée à l'heure fatale, sa peur se métamorphose en une force toute divine puisée dans les mérites de la mort de la première Prieure. Et, ainsi, elle honore son vœu dans la glorieuse solitude de l'échafaud.

“  
**On ne meurt pas  
 chacun pour soi, mais  
 les uns pour les autres,  
 ou même les uns à la  
 place des autres, qui  
 sait ?**  
 ”

Implorée jusqu'au bout par les religieuses dans leur chant du *Veni Creator*, la force des uns a ainsi permis que « la faiblesse [soit] finalement réconciliée et glorifiée dans l'universelle rédemption... ».

À côté de Blanche de La Force, je vois la farouche Mouchette (Nouvelle histoire de Mouchette, 1937). Ces deux filles de Bernanos se dressent en un étrange vis-à-vis, liées par « la même tragique solitude où je les ai vues toutes les deux vivre et mourir », écrit-il. Habitées par un commun rejet du monde, aussi bien de l'élégante frivolité de l'aristocratie parisienne du XVIII<sup>e</sup> siècle que du misérable village artésien où le vice règne sans partage, leurs courtes vies se closent par le choix de la mort. Si la mort, pour Mouchette, est la solution ultime pour fuir un monde désespéré, elle est librement acceptée comme une délivrance par Blanche qui fait don de sa vie en accomplissant le mystère de la Communion des Saints. Blanche affronte sa peur transfigurée par la grâce, tandis que Mouchette renonce à continuer d'avancer la tête haute. La première meurt en gravissant l'échafaud, et la seconde se laisse glisser dans l'eau d'une mare noire. La peur sauve ou condamne. ■

# La stratégie de la menace.

Jean-Briac Cassagnou

**« Dissuader, protéger, connaître et anticiper, intervenir, prévenir », voilà les cinq fonctions stratégiques du Ministère des Armées. Jeu d'équilibriste entre tactique offensive et stratégie défensive, par le levier de la peur, tel est l'art de la dissuasion en géopolitique.**

La dissuasion nucléaire a longtemps été perçue comme l'ultime argument des puissants. Néanmoins, celle-ci semble de plus en plus dépassée : les États doivent renouveler leurs doctrines en se penchant sur les nouveaux enjeux car la peur du nucléaire n'est plus suffisante pour assurer l'hégémonie.

## De l'idée théorico-pratique

Le général Poirier théorise en ces termes la dissuasion nucléaire dans son livre *Des Stratégies nucléaires* (1977) : « la stratégie de dissuasion nucléaire est un mode préventif de la stratégie d'interdiction ». Il ajoute que celle-ci « se donne pour but de détourner un candidat-agresseur d'agir militairement en le menaçant de représailles nucléaires calculées de telle sorte que leurs effets physiques probables constituent à ses yeux, un risque inacceptable eu égard aux finalités politiques motivant son ». L'objectif est donc de menacer les pays hostiles, non pas en les attaquant, mais en agitant

au-dessus de leurs têtes une épée de Damoclès. Pour que la dissuasion nucléaire fonctionne, il faut d'une part que le pays hostile soit convaincu que l'autre pourra user de la force nucléaire et, d'autre part, que celle-ci soit suffisamment développée à un niveau technique. Il faut aussi que le pays ennemi ne soit pas en possession de la force nucléaire autrement le rapport de force se rééquilibre partiellement. C'est la raison pour laquelle les pays du Nord décident, après la crise de Cuba de 1963, de signer le traité sur la non-prolifération des armes nucléaires le 1er juillet 1968 (la France le signera seulement en 1992). Il précise que les pays possédant l'arme nucléaire ne donneront pas de renseignements aux pays voulant l'acquérir et les pays signataires ne doivent pas effectuer des recherches, dans le but de s'en doter. Aujourd'hui, les régimes autoritaires ou dictatoriaux en opposition à l'Occident continuent leurs recherches pour avoir des moyens de pression face à celui-ci. Pour subsister, ces régimes doivent développer des outils militaires précis pour faire peur aux Occidentaux.

## Des menaces réelles ou hypothétiques ?

Prenons l'exemple de l'Iran. En écartant la considération religieuse selon laquelle les armes de destructions massives sont haram (de l'arabe : "interdit" religieux), dans quelle mesure est-il possible pour ce pays, puissance régionale, de disposer d'une arme nucléaire ? Tout d'abord, le gouvernement iranien sait bien qu'il doit être menaçant au Moyen-Orient. La présence d'une arme nucléaire permettrait à ce pays d'éviter une guerre conventionnelle avec les États-Unis, le Royaume-Uni et la France. Officiellement, l'Iran ne possède pas l'arme nucléaire. Cela dit, les derniers rapports du Conseil de Sécurité de l'ONU montrent que la quantité travaillée d'uranium enrichi y est proche du taux militaire (taux nécessaire pour la fabrication d'une arme nucléaire), et en tout cas bien supérieur à ce qui est nécessaire à un niveau de recherche civile. Même si l'on est encore loin du missile balistico-nucléaire, Téhéran

“  
Aujourd'hui, les régimes autoritaires ou dictatoriaux en opposition à l'Occident continuent leurs recherches pour avoir des moyens de pression face à celui-ci.”

pourrait très bien, une fois la bombe nucléaire acquise, être menaçant pour Israël. Vue la taille d'Israël, la bombe, même artisanale, pourrait détruire le pays. L'Iran sait très bien qu'il n'a pas besoin d'aller aussi loin, il représente déjà une menace potentielle suffisante. Si Ali Khamenei dotait le pays de l'arme nucléaire, ce serait un casse-tête immense et supplémentaire pour les stratèges et les politiciens israéliens. En outre, l'Iran doit actuellement se détacher de ces recherches : en effet, en poursuivant ses recherches et en rompant ainsi les traités internationaux sur le nucléaire, sa place sur l'échiquier mondial deviendrait incertaine. Téhéran, ne progressera dans ses recherches que s'il se sent menacé. L'exemple de ce pays montre la complexité de la dissuasion nucléaire, nécessaire mais certainement pas suffisante ; celle-ci doit être couplée à d'autres stratégies.

## Des problématiques actuelles de la dissuasion

Jusqu'à récemment, la stabilité du monde reposait en partie sur la menace des armes balistico-nucléaires, qui décourageait les grandes puissances de s'affronter directement. Ce système a volé en éclats avec les bouleversements géopolitiques. La dissuasion n'a pas perdu toute sa pertinence, mais elle doit s'adapter à un contexte international plus complexe et moins prévisible. L'arme nucléaire n'est plus la seule ni la principale garante de la sécurité des États ou des alliances, et la dissuasion ne repose plus uniquement sur elle. Depuis quelques années, les grandes puissances accordent une

priorité stratégique au cyberspace, ce qui a conduit à de nombreuses discussions, sur la meilleure stratégie de défense pour protéger les intérêts nationaux et pour dissuader des attaques, concrétisées en France par la doctrine de lutte informatique. Le cyberspace, défini par l'Agence nationale de la sécurité des systèmes d'information (ANSSI) comme « *l'espace de communication constitué par l'interconnexion mondiale d'équipements de traitement automatisé de données numériques* » est la cinquième dimension moderne, qui vient s'ajouter aux dimensions traditionnelles, terre, mer, air, et espace. De même qu'il a fallu légiférer sur le nucléaire, un embryon de législation est né au niveau national. Pour dissuader les attaques, deux moyens s'offrent aux États, la cyberdéfense et la cyberattaque. La cyberdéfense ne semble pas suffisante à elle seule, car il faut protéger les trois couches existantes du cyberspace (physique qui correspond aux infrastructures nécessaires au fonctionnement d'internet, logicielle relative aux softwares, sémantique qui correspond aux banques de données et à l'information), ce qui a un coût politique et économique. La multiplicité et la complexité des cyberattaques empêchent d'en définir des typologies précises. Il faut donc que la priorité absolue des pays soit portée sur cette cyber-dissuasion. La cyberdéfense ne peut pas empêcher complètement les pirates de lancer des attaques réussies sur le réseau, mais le recours à la dissuasion par le biais de représailles peut convaincre les pirates que toute menace potentielle contre le système n'en vaut pas la peine. A la dissuasion nucléaire et cyber une autre dimension vient s'ajouter : le retour des guerres longues nous rappelle combien le ré-

“  
**Pour dissuader les attaques, deux moyens s'offrent aux États, la cyberdéfense et la cyberattaque.**  
 ”

servoir de soldats est un moyen de dissuasion à nouveau important, comme le montre l'actualité en Russie. En effet, la capacité effective militaire russe est une forme de dissuasion forte, dans un conflit contre l'Ukraine qui s'installe dans la durée. Une armée seulement technique n'est plus suffisante dans ces guerres longues comme le souligne le général Desportes (*La dernière bataille de France - 2015*), la quantité l'est tout autant. Les différentes formes de dissuasion doivent être reliées, pour s'assurer une supériorité certaine sur les autres pays.

Bien que moralement la dissuasion nucléaire puisse être remise en question, son efficacité historique est indéniable mais elle n'est plus suffisante dans un monde multipolaire. Dès lors la dissuasion a changé sur la forme, mais sur le fond les mêmes principes demeurent : il s'agit toujours d'instrumentaliser la peur afin de protéger ses intérêts. Or, cela ne peut exister sans financement : octroyer 2% du PIB à la défense d'ici à 2025 n'est pas suffisant pour dissuader quand on sait que l'Arabie Saoudite y consacre 10% de son PIB. A l'aube de nouvelles instabilités, il serait bon de mettre en pratique le vieux proverbe : qui veut la paix prépare la guerre. ■

# Entretien avec Gérard Guerrier

*Propos recueillis par François Bouyé*

**Durant son existence bien remplie, Gérard Guerrier a volé des sports de l'extrême à l'entreprise, en passant par l'écriture d'essais et de romans. Libre comme l'air, il a fait du risque son compagnon, de la peur son amie. Jusqu'à ce qu'un traumatisme le conduise à sonder cette émotion particulière, en dressant un *Éloge de la peur*, publié en 2019 chez Paulsen, l'éditeur des aventuriers-écrivains. Il y explore la peur, tant du point de vue de son expérience personnelle que de celui de spécialistes ès peur, psychiatres, sociologues et autres anthropologues. Dans cet entretien, il livre à *La Fugue* quelques-unes de ses réflexions.**

**Comment vous est venue l'idée d'écrire un ouvrage sur la peur ?**

Toute ma vie, j'ai pratiqué des activités à risque, que ce soit la plongée profonde, l'alpinisme ou encore le deltaplane, à haute dose. La peur que l'on peut ressentir lors de ces activités ne m'a jamais posé problème. Ce n'est pas que je sois un psychopathe, mais j'ai toujours compensé la peur par un surcroît de motivation, de passion, voire d'addiction. Mais il y a 8 ans, mon fils aîné a perdu la vie dans un accident de parapente. J'ai souffert alors d'un syndrome post traumatique. Moi qui pratiquait la haute montagne, je suis devenu incapable de gérer ma peur du vide. Plutôt que de continuer à vivre avec cet handicap, j'ai commencé à travailler et à écrire sur la peur en général, de la simple appréhension à la terreur.

**Quelle a été votre méthode ?**

J'ai écrit un livre à trois entrées. La première est mon expérience personnelle de la peur, notamment au travers de mes activités à risque. La deuxième est un recueil de témoignages de personnes qui, de par leur métier - des navigateurs solitaires,

des secouristes ou des sportifs de l'extrême par exemple - ont été régulièrement confrontés à cette émotion. Enfin, j'ai fait appel aux spécialistes : neuroscientifiques et autres anthropologues.

**Est-ce que nos contemporains refusent d'affronter la peur ?**

Nous sommes effectivement entrés dans une ère de la peur. Aux États-Unis, une psychosociologue a réalisé des études sur des cohortes d'étudiants américains des années 50, et a comparé les résultats à ceux obtenus avec des étudiants des années 2000 et 2010, soumis aux mêmes batteries de tests. Elle a découvert que les étudiants du XXIe siècle étaient grosso modo deux fois plus sensibles à la peur que leurs prédécesseurs du siècle dernier. Cela peut s'expliquer par divers facteurs, notamment l'ac-

croissement du confort dans nos sociétés occidentales et l'abaissement du seuil de la peur.

**Si la peur s'est progressivement installée dans le monde occidental, peut-on considérer que le courage a conjointement décliné ?**

Plusieurs écrivains ou philosophes, comme Soljénitsyne ou Cynthia Fleury, ont décrété le déclin ou même la fin du courage au tournant du XXIe siècle. Je ne partage pas cette opinion : je pense, en effet, que le courage n'a cessé de muter au cours des siècles et qu'il continuera à muter mais à exister. Le courage primitif d'Homère est ainsi un courage démonstratif où l'on cherche la gloire, succédané de l'éternité dans le monde grec. Mais ce courage est dénué de libre arbitre, puisque les Hector et autre Achille sont les jouets des dieux. A ce courage des origines, Platon ajoute la raison : il n'y a pas de courage sans lucidité. Aristote complète encore cette vertu avec la notion de juste milieu - *in medio stat virtus* - entre la crainte et la témérité. Saint Augustin affirme plus tard que le courage ne peut exister sans la foi - c'est celui des martyrs, etc. Quant à moi, je consi-

“  
Nous sommes  
effectivement entrés  
dans une ère de la peur.  
”

dère qu'être courageux, c'est forcer sa nature pour un noble objectif.

**Revenons à la peur. Pourriez-vous en établir une typologie comme vous venez de le faire pour le courage ?**

Pour cela, il faut s'aventurer un peu du côté des neurosciences. Commençons par une idée simple : il n'y a pas de peur sans conscience. Ainsi, un moustique qui s'envole parce qu'il est survolé par l'ombre de votre main n'a pas peur. Sa réaction est comparable au réflexe qui nous fait retirer vivement notre main si celle-ci est au contact avec une plaque de cuisson chaude.

Si on ne peut parler de « peur » pour les invertébrés, l'ensemble des mammifères, de la souris à l'homme, partage les mêmes circuits neuronaux localisés dans le cerveau sous-cortical — le siège des émotions — face à une menace immédiate : un circuit court (80 milliseconde environ) dont la fonction est d'assurer notre survie par la fuite, le combat ou l'immobilité.

Le circuit long, propre à l'homme et peut-être à certains mammifères évolués, fait intervenir le cortex préfrontal — siège de la raison — mais aussi l'hippocampe qui joue un rôle central dans la mémoire et la contextualisation. Ainsi la vue d'un crotale dans un terrarium suscitera moins de peur que le même serpent filant entre nos jambes.

Il existe enfin un troisième circuit assez proche du circuit long : ce-

“

## L'Homme ne peut se développer sans affronter sa peur.

”

”

lui de l'anxiété ! Nul besoin alors de menace concrète et immédiate. L'Homme, en puisant dans ses souvenirs, en faisant appel à son imagination, est capable de se mettre en alerte face à un objet qu'il a lui-même conçu.

**Quelle est la relation entre la peur et le danger ?**

La peur est un mécanisme de survie face au danger. Mais ce circuit archaïque est bien imparfait ! Il y a en effet de nombreuses peurs sans danger, à commencer par les phobies, mais aussi la peur du vide. Celle-ci est tellement ancrée en nous que la raison ne peut guère la contrer sans un long entraînement. Difficile par exemple de pénétrer dans la cabine de verre de l'Aiguille du Midi surplombant 1000 mètres de vide sans avoir les tripes nouées même si on a été briefé sur toutes les mesures de sécurité.

À l'inverse, il existe de nombreux dangers réels sans peur véritable. Le tabagisme, par exemple, cause environ 75000 morts par an. Pourtant les fumeurs ne s'en inquiètent que le lorsque leur médecin leur annonce un cancer ! Parfois même ces fumeurs s'inquiètent plus de

la criminalité que de leur cigarette alors que le risque de décès par homicide, en France, est environ 500 fois moindre !

**Quel rôle a joué la peur dans l'évolution de l'homme ?**

La peur est une émotion ambivalente. D'un côté, elle assure notre survie. Les prudents, voire les peureux, vivent ainsi plus longtemps. D'un autre côté, l'Homme ne peut se développer sans prendre de risque, sans quitter sa zone de confort et donc sans affronter sa peur.

**Vous avez expliqué avoir été confronté plusieurs fois à la mort. Que peut-on dire de l'angoisse d'un jour n'être plus ?**

La peur de la mort, c'est la peur de l'inconnu, la peur du vide exacerbée. De même que les hommes dans l'histoire ont été effrayés par la mer ou la montagne, ils ont toujours eu peur de mourir. Pourtant, il n'y a rien de plus irrationnel que de craindre la mort ! Comment peut-on avoir peur du néant, de l'absence de tout sens ? A-t-on peur de ce que nous étions, ou plutôt de ce que nous n'étions pas avant notre naissance ? Non bien sûr ! Nous avons peur de la mort, parce que nous existons, parce que nous avons conscience d'exister. Nous sommes incapables de concevoir qu'un jour nous n'existerons plus. Il s'agit pour nous d'un vide que nous ne pouvons combler. Un vertige que l'on remplit alors de nos fantasmes...

“

**Je considère qu'être courageux, c'est forcer sa nature pour un noble objectif.**

”



Cela se vérifie sous toutes les latitudes et dans toutes les civilisations. Je pense, par exemple, aux Inuits du Groenland. Jusqu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle, ils se sont tenus sur les côtes de l'île-continent, refusant de s'aventurer sur l'inlandsis, associé selon eux au royaume des morts. Ainsi quand les explorateurs ont voulu traverser la calotte glaciaire, à l'instar de Peary ou de Cook, les esquimaux qui les accompagnaient ont fait demi-tour dès qu'ils ont abordé ce monde inconnu.

### **La manière dont on a peur varie-t-elle avec le sexe ?**

Il existe de nombreuses femmes qui ont moins peur que certains hommes. Mais, les études scientifiques indiquent que les femmes sont, en général, deux fois plus sensibles aux signaux menaçants que

les hommes. Ce n'est pas un hasard si les femmes, en France, ne représentent que 3,5% de la population carcérale. D'autres études montrent que 30% des femmes se déclarent anxieuses contre 15% pour les hommes. Cela peut s'expliquer de différentes manières : les femmes ont sans doute moins de problème à admettre leurs peurs ; elles sont aussi, sans doute, plus sensibles, oublient moins facilement, etc. et globalement ont une intelligence émotionnelle supérieure à celle des hommes.

### **Est-ce que l'on a plus ou moins peur également selon son âge ?**

La peur évolue considérablement avec l'âge. Deux périodes de la vie semblent particulièrement propices à l'anxiété : l'adolescence d'une part, et la fin de la vie active d'autre

part. "Qui suis-je ?" est une question qui nous travaille tout au long de l'adolescence, parfois douloureusement. Souvent, l'adolescent tente de se construire en fonction du regard des autres. Ce questionnement autour de notre identité en devenir peut être source d'angoisse. A cela s'ajoute une autre question : "que vais-je faire de ma vie ?", sans même compter le questionnement sur l'avenir de notre planète...

De même, la sortie de la vie active génère un certain nombre de questions existentielles que l'on avait mis de côté, tout occupés que nous étions à travailler, éduquer les enfants, payer la maison, etc. Et puis, contrairement aux adolescents, on voit alors se dessiner la ligne d'arrivée, ce qui n'est pas forcément très réjouissant.

**Beaucoup de nos rédacteurs et de nos lecteurs sont à l'aube de leur vie. Quelle relation leur conseillez-vous d'avoir avec la peur ?**

L'anxiété est un facteur de performance. Trop insouciant, on sous-performe... Une étude réalisée auprès d'étudiants en première année de médecine a démontré que ceux qui réussissent mieux en général ont un niveau d'anxiété assez élevé.

Attention cependant, au-delà d'une certaine limite, l'anxiété devient toxique et mine notre performance, sans même parler de notre bonheur ! On entre alors dans l'anxiété pathologique, dans les troubles anxieux généralisés, ou encore dans le stress chronique.

Donc, un peu d'anxiété ne nuit pas... Au contraire ! Mais utilisez positivement cette émotion pour bien vous préparer à ce qui fait votre existence, pour construire.

Je vous conseillerais ensuite de ne pas avoir honte de vos peurs. Depuis des lustres, la peur est une émotion honteuse. Il n'y a qu'à demander à vos camarades des synonymes de «peureux». Vous récolterez alors une longue liste de substantifs et adjectifs négatifs : «trouillard», «lâche», «pleutre», etc. Rarement, «craintif» ou «prudent» seront évoqués. Je pense, au contraire, que les peurs peuvent avoir une dimension positive et qu'il peut être utile de les partager au sein d'un cercle de confiance.

**Quelle vision philosophique peut-on avoir de nos peurs ?**

Il est essentiel de ramener vos peurs à leur réalité. Là, je ne parle évidemment pas de la peur du circuit court, de la peur animale face à une menace immédiate et évidente, car dans ce cas l'émotion sera toujours

“

**Mon dieu, donnez-moi la sérénité d'accepter les choses que je ne peux pas changer, le courage de changer celles que je peux changer et la sagesse de distinguer les premières des secondes.**

”

plus forte que la raison, mais plutôt de l'anxiété et du fruit de notre imagination. Il faut impérativement sortir du fantasme et revenir au réel. Pour cela, relisons Marc-Aurèle et les Stoïciens. Et notamment la fameuse prière de l'empereur philosophe : *“Mon dieu, donnez-moi la sérénité d'accepter les choses que je ne peux pas changer, le courage de changer celles que je peux changer et la sagesse de distinguer les premières des secondes.”*

À chaque fois que je suis confronté à l'anxiété, c'est ce que je m'efforce de faire. Si je ne peux rien changer à ce qui m'arrive, je cherche la sérénité au travers de la méditation, de la maîtrise de ma respiration, comme le font les bouddhistes. J'essaye de me détacher du problème. Pourquoi se rendre malheureux à propos d'objets sur lesquels je n'ai aucune prise ? Le plus difficile étant sans

doute d'identifier les situations que je peux changer et celles où je suis impuissant...

**Et de manière plus concrète ?**

Je vous conseille de limiter les paramètres inconnus. C'est ce que l'on apprend quand on pratique le deltaplane. Ne jamais tenter un décollage sur un site que je ne connais pas avec une nouvelle aile ou un nouvel harnais. Un seul nouveau paramètre à la fois ! Cela nous permet de nous concentrer sur ce facteur inconnu. Cela réduit le champ de la peur, voire les drames. C'est ainsi que mon fils a trouvé la mort : ce jour-là, il volait avec une nouvelle aile et un nouvel harnais censés lui apporter plus de performance... ■



# Lisez La Fugue !

Consultez tous nos anciens numéros dans la rubrique Archives de notre site internet.

- Numéro 1: Le théâtre du monde
- Numéro 2: L'enfance
- Numéro 3: La violence
- Numéro 4: S'engager
- Hors série: Penser la pandémie
- Numéro 5: La moralité
- Numéro 6: L'art
- Numéro 7: La démocratie
- Numéro 8: Paris
- Numéro 9: Carnet de voyage 2020
- Numéro 10: Face à la différence
- Numéro 11: La liberté d'expression
- Numéro 12: L'amour
- Numéro 13: L'écologie
- Numéro 14: Les frontières
- Numéro 15: La femme
- Numéro 16: La culture
- Numéro 17: Les élites
- Numéro 18: Le temps retrouvé
- Numéro 19: Carnet de voyage 2021
- Numéro 20: Le travail
- Numéro 21: La mer
- Numéro 22: La Fugue fête ses 2 ans
- Numéro 23: L'animal
- Numéro 24: L'homme providentiel
- Numéro 25: La France rurale
- Numéro 26: Le pouvoir du peuple
- Numéro 27: La guerre
- Numéro 28: L'information
- Numéro 29: Carnet de voyage 2022
- Numéro 30: La prison
- Numéro 31: L'univers
- Numéro 32: Le sport
- Numéro 33: Le pape
- Numéro 34: La vieillesse
- Numéro 35: Le silence
- Numéro 36: L'ordre
- Numéro 37: L'élégance
- Numéro 38: Carnet de voyage 2023
- Numéro 39: L'amitié

4 ans d'existence

20 collaborateurs

39 sujets de réflexion

Ils nous ont accordé un entretien :

- Claude Aguttes, commissaire-priseur
- Geoffroy Lejeune, journaliste
- Michel De Jaeghere, journaliste et écrivain
- Éric Mension-Rigau, historien
- Louis de Bourbon, duc d'Anjou
- Jean-Baptiste Noé, journaliste
- Maurice Gourdault-Montagne, diplomate
- Yves Calvi, journaliste
- Éric Lagadec, astrophysicien
- Martin Mosnier, journaliste sportif
- Christophe Dickès, historien
- Jean-Marie Guénois, journaliste
- Nicolas Diat, écrivain
- Nicolas d'Estienne d'Orves, écrivain
- Sonia Mabrouk, journaliste

## Nous contacter

Envoyez-nous vos participations pour La Gazette ou La Chronique par mail ou via les réseaux sociaux.

[contact@lafuguejournal.com](mailto:contact@lafuguejournal.com)  
<http://lafuguejournal.com/>

## ***Le caporal épinglé, Jacques Perret, Gallimard, 1947, 504 p.***

La vie d'un camp de prisonniers en Allemagne au lendemain de la drôle de Guerre. Grand sujet, mais ici le pathos ne perce jamais. Face au destin, à quoi bon se lamenter ? Il vaut mieux plutôt retirer tout le suave d'une situation peu enviable, philosopher sur le train-train quotidien et commenter les mystères de l'esprit germanique avec la plus grande mauvaise foi. Je me suis prise plus d'une fois à sourire voire à étouffer un rire sur un strapontin de la ligne 12... Le petit Nicolas devenu caporal !

Anne Hédé-Haiïy

## ***La puissance et la gloire, Graham Greene, Robert Laffont, 1948, 348 p.***

Au début du XX<sup>ème</sup> siècle, le clergé mexicain est persécuté par une dictature profondément antireligieuse. Seul un prêtre échappe au gouvernement. Sa tête est mise à prix, les soldats sont à ses trousses. Ce prêtre n'est pas un idéal de vertu : il aime trop l'alcool et est rongé par toutes les fautes commises au cours de son sacerdoce. Pourtant, malgré ses bassesses, il accomplit son devoir religieux. A travers un narrateur faisant naître à la fois du mépris, de la pitié et de l'admiration, Graham Greene invite à se questionner sur le bien, le mal et leur mince frontière. Son œuvre est déroutante, saisissante mais surtout puissante et glorieuse.

Sophie Foliot

## ***La Prisonnière des Sargasses, Jean Rhys, Gallimard, 1966, 252 p.***

Antoinette Cosway est une femme créole mariée de force à un jeune anglais, Rochester, dans une Jamaïque qui depuis 1833 a aboli l'esclavage. Son mari, dont le regard est empreint de stéréotypes impérialistes sur les Caraïbes, cherche à remodeler son identité, lui affublant le prénom de Bertha. Violence, écartèlement culturel et démence s'ensuivent, puisque Antoinette sera enfermée dans le grenier de manoir de son époux, accusée d'hystérie.

La Prisonnière des Sargasses nous plonge dans une histoire magistrale, tragique et

étouffante, qui retrace l'aliénation progressive d'Antoinette par Rochester, en explorant en filigrane les thèmes de la peur de l'autre et de la marginalité.

Annabelle Claudon

## ***Les rois maudits, Maurice Druon, Le livre de poche, 1973, 1760 p.***

De l'amour, de la guerre, des vengeances, des complots, mais aussi l'honneur et la quête de grandeur... Ce n'est pas là le scénario de Game of Thrones, mais celui de la brillante série *Les Rois maudits* de Maurice Druon. Récit de la malédiction des successeurs de Philippe le Bel à la veille de la guerre de Cent ans, ces sept romans halestants vous plongeront dans un Moyen-Âge haut en couleurs. Et pour les cinéphiles, *Les Rois maudits* ont été adaptés dans les années 70 en feuilleton, à regarder sur le site de l'INA...

Maelys de Bourayne

## ***La Valse aux adieux, Milan Kundera, Gallimard, 1978, 353 p.***

Un huis clos aux odeurs tchécoslovaques qui répond quasiment aux unités théâtrales : cinq personnages dans une station thermale, cinq jours, cinq chapitres, des dizaines de femmes en recherche de fécondité et cette jeune infirmière enceinte, qui ne sait que faire de cet enfant qu'elle porte. Dans *La valse aux adieux*, Milan Kundera décortique avec cynisme l'âme humaine, ses bassesses, ses mensonges et ses défauts pour ne répondre qu'à une seule quête : la vérité, quel qu'en soit son prix. Cher lecteur, danse ! je n'ai plus qu'une seule chose à te faire parvenir : terminer cet ouvrage ne sera jamais mettre fin à l'histoire.

Charlotte Cros

## ***Samarcande, Amin Maalouf, Lattès, 1988, 380 p.***

*Samarcande*, écrit en 1988, relate la rédaction des *Robaïyat* par le savant et poète oriental Omar Khayyam au XII<sup>ème</sup> siècle, puis leur redécouverte par un Américain dans un empire perse en ébullition au début du XX<sup>ème</sup> siècle. Rien de bien moderne. Pourtant, par son actualité, la lecture de

cette œuvre s'impose. Amin Maalouf, l'auteur, vient d'être élu secrétaire perpétuel de l'Académie française et sa fine description de la place de la violence en Orient fait écho aux derniers développements géopolitiques régionaux. Il est donc urgent de (re)découvrir les talents de conteur et la plume enchantresse du plus important des immortels.

Alban de Gmeline

## ***La peur, Gabriel Chevallier, Le Dilettante, 2010, 416 p.***

Gabriel Chevallier témoigne avec sincérité et courage, dans ce récit autobiographique, de son effroi en tant que jeune mobilisé lors de la guerre de 14-18. Dans une lecture que le programme d'histoire devrait rendre obligatoire, se découvrent son quotidien et ses pensées.

Plongé malgré lui dans l'horreur des tranchées, l'auteur en profite pour livrer son regard critique sur tous les acteurs de ce conflit, des officiers cupides à leurs rejetons grotesques, des infirmières naïves aux civils stupides, abreuvés et excités par la propagande.

Après cette lecture, d'une étrange actualité, nous serons forcés de méditer sur l'absurdité de ce conflit, et peut-être plus largement de notre société.

Bertrand Bonnaventure

## ***Au bord des fleuves de Babylone, Michel O'Brien, Salvator, 2023, 396 p.***

Avec émotion, j'ai suivi les pas du serviteur du temple Ezechiel depuis les prairies de Judée jusques aux rives de la rivière Kébar. J'ai frémi devant la décadence des prêtres et des rois de Jérusalem, attirant sur leur peuple le châtement divin. J'ai chanté avec Jérémie les célèbres versets : « *Sur les bords des fleuves de Babylone, nous étions assis et nous pleurons, en nous souvenant de Sion.* ».

Véritable immersion au sein du peuple hébreu aux temps troublés du VI<sup>ème</sup> siècle avant J.-C., le roman de Michael O'Brien livre une réflexion intéressante sur l'art de rester chrétien dans un monde qui ne l'est plus.

Marie Legrier

## **Oublie-moi, Théâtre actuel La Bruyère, Paris.**

Jeanne et Arthur sont un jeune couple. Lui est charmeur, elle rieuse à souhait. Tout leur prête au bonheur. Ils vivent ensemble, se chamaillent, sortent, jouent... jusqu'à ce qu'une course à l'épicerie du coin vienne bousculer leur romance.

Aidé par un dynamisme touchant et une mise en scène sophistiquée, le spectateur passe par tout un nuancier d'émotions.

A voir du mardi au vendredi à 19h, et le samedi à 18h30 au Théâtre actuel La Bruyère.

*Bertrand Bonnaventure*

## **Maurice Denis ou Les chemins de la nature, jusqu'au 31 mars 2024, Musée départemental Maurice Denis, Saint-Germain-en-Laye.**

A proximité du Musée d'archéologie nationale se dévoile un musée plus intimiste, consacré à Maurice Denis, peintre nabi de la fin du XIXe et principal acteur du renouveau de l'art sacré au début du XXe siècle. L'exposition actuelle y présente sa vision de la nature grâce à des œuvres connues ou inédites. On en déplorera les explications trop succinctes, parfois simplistes des œuvres. Mais ce sera l'occasion de contempler ce qui fit la renommée du peintre, une touche colorée moderne inscrite dans une tradition picturale, au service d'un sens du religieux et sacré profond. En témoigne la chapelle du Prieuré, œuvre d'art totale, exceptionnelle tant par ses qualités esthétiques que son programme iconographique.

*Madeleine Chevallier*

## **Objectif Mer : l'océan filmé, jusqu'au 5 mai 2024, Musée de la Marine, Paris.**

Cadrer l'infini ! Le musée de la Marine hisse la grand-voile et accompagne sa réouverture avec une exposition spectaculaire et féérique, conçue avec la Cinémathèque française. Comment filmer la mer ? Comment rendre compte de ce rêve inaccessible aux mouvements infinis ? Des Frères Lumière à Spielberg, ce voyage fantastique sur les océans se vit au rythme des caméras. La croisière paisible se transforme en une odyssée tempétueuse, où l'on échappe

de peu aux mâchoires iconiques du requin des *Dents de la Mer*, avant de découvrir les costumes de *Pirate des Caraïbes*. La navigation s'achève par un dernier hommage à Jacques Perrin et à son mythique Océans. Une exploration maritime vertigineuse à travers une caméra à ne pas manquer !

*Clémence Douillot*

## **Jeunes gens qui voulez être les officiants de la beauté, peut-être vous plaira-t-il de trouver ici le résumé d'une longue expérience, Musée Rodin, Paris.**

En 1916, le sculpteur Auguste Rodin (1840-1917) fit don de l'ensemble de son œuvre et de ses biens à l'Etat français ainsi que de ses droits d'auteurs. Trois ans plus tard, ouvre le musée parisien consacré à l'artiste dans l'hôtel particulier du XVIIIe dit de Biron. Cet hôtel prend place au sein d'un très beau jardin où s'harmonisent la sculpture et la nature au fil des saisons.

Les jeux de lumière, le caractère intimiste des espaces d'exposition nous offrent une expérience nouvelle des œuvres. Dans ce cadre, ces dernières, que l'on pensait jusqu'alors connaître, se révèlent sous un jour nouveau, leur matérialité leur donne une profondeur nouvelle.

Y flâner, c'est s'offrir à la fois une expérience esthétique et intellectuelle, grâce à la muséographie renouvelée en 2015 qui nous rend accessible une œuvre autrement énigmatique.

*Tea Lagabe*

## **Le château de Bagatelle, bois de Boulogne, Paris, de janvier à novembre.**

Caché aux abords de Paris, en plein cœur du bois de Boulogne, se trouve le château de Bagatelle, joyau oublié du public. Ce véritable bijou architectural accueillait au XVIIIe siècle fêtes et bals les plus extravagants, parfois intimes, souvent grandioses. C'est en effet après un pari fou lancé par la reine Marie-Antoinette que le comte d'Artois, deuxième frère de Louis XVI s'engage à bâtir, en deux mois, ce château féérique. Les récents travaux de conservation plongent chaque visiteur au milieu des parquets anciens, gravures et moulures d'antan ainsi que plafonds de glace, où chaque

anecdote du château est contée, un voyage dans le temps dont tous ressortent le cœur brûlant de fantaisies princières.

*Philibert Rousseau*

## **Horace Vernet, jusqu'au 17 mars 2024, château de Versailles.**

Bien connu comme la demeure éclatante des rois de France, Versailles s'est mué en temps en un immense musée d'histoire de France. C'est pour enrichir ses collections que Louis-Philippe commande à Horace Vernet une série de tableaux historiques qui vont des batailles napoléoniennes à la conquête de l'Algérie, où il n'hésite pas à envoyer l'artiste comme peintre officiel de la couronne. Ses toiles, claires et mouvementées, occupent désormais les galeries du château, habituellement fermées au public et dont elles occupent des pans de murs entiers, comme sa *Prise de la Smalah d'Abd-el-Kader* longue de plus de 20 mètres.

*Albane Le Conte*

## **Anatomie d'une chute, Justine Triet, 2023, 2h30**

C'est l'histoire tragique d'un foyer des Alpes françaises : deux parents écrivains, et un adolescent ayant perdu la vue. Le père meurt d'une chute du troisième étage, sa femme est mise en examen pour homicide. Ce long film met en scène, au bout d'un certain temps, le procès cruel d'une femme qui doit prouver son innocence dans la mort de son mari. Les romans des deux écrivains viennent gêner la frontière entre la réalité et la littérature dans le théâtre du procès. Le cynisme de l'avocat général et la présence de l'enfant tout le long du procès ne font qu'intensifier la brutalité de la situation. Six Césars pour l'anatomie d'un couple, qui devient l'anatomie d'une famille, qui aura désormais la lourde destinée de se relever de sa chute.

*Alban Smith*